

## Petite revue de philosophie

# Introduction à la lecture de George Orwell

Jacques G. Ruelland

---

Volume 6, Number 1, Fall 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105400ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105400ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

### ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Ruelland, J. G. (1984). Introduction à la lecture de George Orwell. *Petite revue de philosophie*, 6(1), 61–90. <https://doi.org/10.7202/1105400ar>

# **Introduction à la lecture de George Orwell**

Jacques G. Ruelland

*Professeur au département de philosophie  
du CÉGEP Édouard-Montpetit*

Certaines personnes voient en *1984*, le dernier roman écrit par George Orwell avant sa mort, une sorte de testament littéraire. Par ailleurs, nombre d'études tendent à démontrer que *1984* n'est pas un simple roman de science-fiction, mais un très sérieux avertissement de l'auteur contre le totalitarisme. Qu'en est-il exactement? Orwell considérait-il *1984* comme une prophétie ou comme une vision foudroyante de la situation mondiale au début de la guerre froide? Si l'auteur considérait lui-même *1984* comme un cri d'alarme lancé contre la montée du totalitarisme, cela infirme-t-il l'hypothèse selon laquelle *1984* est une oeuvre prophétique? *1984* constitue-t-il un roman original, particulier, dans l'oeuvre abondante de George Orwell, ou bien, sans le considérer comme une oeuvre autobiographique, ne peut-on y voir l'aboutissement de toute la conception orwellienne du socialisme? Ce texte tente d'apporter des éléments de réponses à ces différentes questions.

## 1. Qui était George Orwell?

George Orwell, de son vrai nom Eric Arthur Blair, est né le 25 juin 1903 à Motihari au Bengale; il est mort de la tuberculose le 21 janvier 1950 à Londres. Son père était fonctionnaire de la Section Opium du gouvernement britannique installé en Inde. En 1904, Mrs. Blair revint en Angleterre avec ses deux enfants, Marjorie, née en 1898, et Eric. Elle ne revit pas son mari avant 1907, lorsqu'il obtint une permission de quatre mois pour retourner en Angleterre; April, la puînée de la famille, fut conçue pendant cette période. L'absence de son père — qui revint définitivement en 1911 — et l'écart d'âge (5 ans) entre ses soeurs et lui provoquèrent chez Eric un sentiment d'exclusion, de solitude; il souffrait de certains complexes, il se trouvait laid et malodorant, et éprouvait de la culpabilité. Il avait de la difficulté à se faire des amis. Élevé au milieu de femmes, il se fit surtout des amies, bien que l'on constate chez lui une certaine incompréhension à l'égard de la gent féminine. Son physique mince et élancé (adulte, il mesurait 1 m 90, c'est-à-dire 6' 3") l'a toujours embarrassé. Eric n'était pas un étudiant brillant. Ses parents l'avaient pourtant envoyé dans les meilleurs collèges: l'école du couvent de Henley à 8 ans; puis le collège de St. Cyprian où l'on préparait les élèves à accéder aux collèges pré-universitaires; enfin Eton, collège de très grande renommée, qui aurait dû conduire Eric Blair à l'Université d'Orxford. C'est sans enthousiasme qu'il fréquenta ces différentes écoles. Il n'avait pas d'autre ambition que d'être, comme son père, un simple fonctionnaire en Inde. Il quitta Eton en décembre 1921 et, après avoir réussi les examens d'entrée du Bureau indien, il s'enrôla dans la police impériale <sup>1</sup>.

1. Bernard Crick, *George Orwell. Une vie*, Paris, Balland, 1982. Traduit de l'anglais par Jean Clem. Titre original: *George Orwell. A Life*, Londres, Secker & Warburg, 1980. L'édition de Balland comprend quelques photographies; une autre édition française, sans illustration, a été faite dans la collection

Comment cet être étrange est-il devenu un célèbre écrivain politique? George Orwell tâta d'abord plusieurs formes d'écritures: poèmes, essais, nouvelles, comptes-rendus, romans, etc., mais c'est dans le roman et la nouvelle qu'il excella. C'est surtout sa sensibilité, exacerbée par les problèmes qu'il vivait, qui lui permit de se diriger vers une carrière d'écrivain. Dans *Le Quai de Wigan*, il raconte comment, dès la petite école, on inculquait des préjugés de classe aux enfants de la «classe moyenne supérieure» dans laquelle lui-même se situait. Cette conscience de classe — à peine développée, faut-il le dire — fut l'embryon qui plus tard lui fit adopter un point de vue socialiste et orienta toute sa carrière vers la critique de l'usage abusif du pouvoir, de l'autocratie et du totalitarisme.

## 2. La conception orwellienne du socialisme

Orwell est connu pour sa critique du totalitarisme. avec Jean-Daniel Jurgensen, je pense que «sa renommée ne cessera de grandir et sa stature de s'affirmer à la fois comme écrivain et comme penseur<sup>2</sup>». Par ailleurs, Simon Leys souhaite que l'évolution politique et la marche des événements réussissent finalement à faire d'Orwell «un écrivain définitivement dépassé, qu'on ne relira plus guère que pour satisfaire une curiosité historique»; mais Leys admet que l'oeuvre d'Orwell est, dans le monde actuel, la seule qui soit d'un usage *pratique*, urgent et immédiat<sup>3</sup>. Orwell s'est attaqué sans détour au problème le plus terrible de notre époque, avec un talent d'écrivain et d'artiste qui n'est sous-estimé que par ceux qui ne l'ont pas lu; parmi les critiques du totalitarisme, il est le

«Folio» au début de 1984. La lecture de ce livre est absolument indispensable à ceux qui s'intéressent à Orwell et à l'histoire littéraire et politique contemporaine; son style riche et son abondante documentation en font une oeuvre à lire absolument.

2. Jean-Daniel Jurgensen, *Orwell ou la route de 1984*, Paris, Laffont, 1983, p. 206.

3. Simon Leys, *Orwell ou l'horreur de la politique*, Paris, Hermann, 1984, p. 56.

seul à être allé jusqu'au fond du problème, et il ne l'a pas fait au nom d'une vision pessimiste ou rétrograde, mais de sa croyance la plus profonde, une foi ardente dans une valeur éternelle que certains veulent en vain croire dépassée: la liberté humaine.

Toute la vie d'Orwell se résume à ce thème: l'affirmation de la liberté. De *Tragédie birmane* à 1984, la même vision de la liberté grandit, se développe et s'affirme à travers une vision toujours plus précise du socialisme.

C'est son expérience scolaire qui l'amena à rejeter l'impérialisme quand il se trouva en Birmanie, et à se placer à jamais aux côtés des opprimés. Il fit à l'école l'expérience d'une institution autocratique, quasi totalitaire. À Eton, Blair n'était pas aussi proche du socialisme qu'il le fit croire par la suite, même si les idées du socialisme lui étaient familières, et même s'il se servait de celles-ci dans ses assauts contre l'autorité. H.G. Wells et Jack London lui demeurèrent «proches» toute sa vie: c'étaient des socialistes qui cherchaient à atteindre les classes moyennes et non des intellectuels ou des littérateurs qui écrivaient pour leurs semblables. Adolescent, Blair était anormalement conscient des différences que peut engendrer dans la vie le manque d'argent, mais il lui fallut dix années au moins pour voir ces différences sous un angle socialiste. À cette conception du socialisme, acquise en Birmanie (où il séjourna de 1922 à 1927), il ajouta une bonne morale antiraciste. Blair eut dès le début de son séjour en Birmanie le sentiment qu'il devait se joindre aux rebelles qui se révoltaient, déjà en 1923, contre la puissance impériale. «Il voulait éviter à tout prix de devenir un «rouage de l'engrenage du despotisme», comme il l'écrivit plus tard <sup>4</sup>», car lorsque l'homme blanc devient un tyran, c'est sa propre liberté

4. Bernard Crick, *op. cit.*, p. 123.

qu'il détruit. C'est en Birmanie que Blair développa réellement le désir d'écrire des livres. Il démissionna de son poste pour écrire, mais aussi parce qu'il ne pouvait plus être au service d'un impérialisme qu'il considérait comme une entreprise de racket. Dans *Le Quai de Wigan*, il écrivait:

J'avais tout réduit à une simple théorie selon laquelle les opprimés ont toujours raison et les oppresseurs toujours tort: une théorie erronée, mais qui résultait naturellement de ce que l'on ressent lorsqu'on est soi-même un oppresseur. Je comprenais que non seulement je devais fuir l'impérialisme mais aussi toute forme de domination de l'homme par l'homme. Je voulais m'immerger, descendre parmi les opprimés, être l'un d'eux et de leur côté contre les tyrans <sup>5</sup>.

Sa haine particulière contre l'impérialisme s'étendit rapidement, à la fin de son séjour en Birmanie, à toute forme d'autocratie. Il développa une forte méfiance envers toute autorité. Dans *Tragédie birmane* <sup>6</sup>, «attaque nerveuse, brutale et même violente contre les Anglo-Indiens», comme la qualifie Cyril Connolly <sup>7</sup>, on ne trouve qu'une protestation individualiste contre la tutelle étrangère et l'autocratie. Cette protestation est compatible avec le socialisme libertaire, le socialisme de Mill ou encore l'anti-impérialisme tory. Orwell n'avait pas encore épousé les idées socialistes lorsqu'il écrivait *Tragédie birmane*, mais il s'en servait déjà à des fins politiques dans des prises de position individualistes. Entre 1922 et 1927, Blair n'était pas tory, et son séjour en Birmanie ne l'a pas fait devenir socialiste, mais il adoptait déjà spontanément des opinions qui le pousseront plus tard vers le socialisme.

5. George Orwell, *Le Quai de Wigan*, Paris, Éditions Champ libre, 1982. Traduit de l'anglais par Michel Pétris; titre original: *The Road to Wigan Pier*, Londres, Victor Gollancz, 1937.

6. George Orwell, *Tragédie birmane*, Paris, Nagel, 1946 (épuisé). Traduit de l'anglais; titre original: *Burmese Days*, New York, Harper, 1934.

7. Cyril Connolly, Critique de *Tragédie birmane* dans *The New Statesman and Nation*, quotidien londonien, 6 juillet 1935.

À son retour en Birmanie, Blair voulut vivre la condition des misérables. Errant à Paris et à Londres de 1928 à 1931, il considérait qu'il est mal d'opprimer ses semblables, car le pouvoir arbitraire et les privilèges corrompent toujours; et pour écrire sur les conditions de vie des pauvres et des opprimés, c'est mieux de les partager même pour peu de temps, que de simplement les observer. Il n'y a rien dans son enfance qui autorise une interprétation totalement psychologique plutôt qu'une interprétation sociale et politique de l'expérience de Blair en Birmanie, puis à Paris et à Londres, expérience qui s'est traduite par la publication, en 1933, de son roman *Dans la dèche à Paris et à Londres*. Bien sûr, Blair voulait apaiser son double sentiment de culpabilité: celui de privilège de classe et celui de la domination de l'Empire britannique. Mais ces sentiments étaient avant tout des sentiments politiques, provoqués par l'observation d'une situation politico-sociale, et non le résultat d'un conflit psychologique vécu dans son enfance ou son adolescence et non résolu à l'âge adulte, comme les psychanalystes freudiens auraient tendance à l'affirmer. Avant 1922, et même jusqu'en 1927, on peut affirmer que Blair était avant tout individualiste, que le sort d'autrui lui importait moins que le sien, et que ses prises de position aux allures socialistes n'engageaient que sa vision de la politique au sens large, non la conception qu'il se faisait de lui-même, ou la conception qu'il se faisait de telle ou telle situation politique particulière. On pourrait penser, comme beaucoup, que Blair avait des mobiles littéraires en allant errer à Paris et à Londres; je crois au contraire que son souci de vérité en faisait à ce moment un écrivain beaucoup plus social ou politique qu'un écrivain soucieux d'inclure dans ses livres des éléments pittoresques. Et Dieu sait si le style des écrivains politiques n'est pas toujours littéraire! D'ailleurs, les difficultés qu'il éprouva dans la publication de *Dans la dèche à Paris et à Londres*, auquel les éditeurs trouvaient mille défauts littéraires,



semblent confirmer mon point de vue. C'est à partir de cet ouvrage qu'Eric Blair décidera de signer «George Orwell», du nom d'une rivière anglaise qu'il connaissait et aimait <sup>8</sup>.

De 1934 à 1935, Orwell sera libraire à Hampstead, un faubourg de Londres. Influencé par l'orientation politique des Westrope, ses patrons, il ruminait de se joindre au camp socialiste, plus précisément à l'aile gauche anticommuniste. C'est ce qui apparaît à la lecture de *Et vive l'Aspidistra!*, publié en 1936. «L'individualisme d'Orwell, son «anarchisme tory», l'empêchait de se rapprocher du parti communiste organisé; quant au parti travailliste, en ces jours de gouvernement d'union nationale, il lui apparaissait trop discrédité et trop modéré <sup>9</sup>. *Et vive l'Aspidistra!* constitue une remarquable prémonition des événements de 1939-1945, et aussi une anticipation du décor et du ton de 1984.

Orwell critiquait radicalement le socialisme. «En règle générale, déclara-t-il en 1936, les marxistes ne sont pas très capables de lire les pensées de leurs adversaires; s'ils en étaient capables, la situation en Europe serait moins désespérée qu'elle ne l'est à l'heure actuelle.» La Birmanie, Paris, Londres et la lecture des classiques permettaient à Orwell de transcender l'insularité particulière du socialisme anglais. Certains dirigeants et militants avaient tendance à être des bourgeois, tant dans leur vie que dans leurs écrits. La pensée

8. Bernard Crick explique que Blair hésite d'abord entre «H. Lewis Allways», «Kenneth Miles» et «George Orwell». «Allways» peut signifier «partout» et «par tous (les) chemins», et «Miles» peut signifier «des kilomètres»; ces deux noms évoquent des distances; «Orwell» a par contre une connotation très virile, très «campagne anglaise» et peut-être un vague fond industriel: «ore» signifie «mine» et «well» signifie «puits» (voir note du traducteur dans Bernard Crick, *op. cit.*, p. 210).

9. Bernard Crick, *op. cit.*, p. 230-231.

politique d'Orwell tire sa spécificité du fait qu'il refusa de les critiquer. En outre, sa visite dans le Nord de l'Angleterre (à partir de laquelle il écrit *Le Quai de Wigan*) lui permit d'élaborer une théorie qui ne prit sa forme définitive que dans *Un peu d'air frais* (1939) et dans son livre de guerre, *Le Lion et la Licorne* (1941): l'avenir du socialisme reposait précisément sur la petite bourgeoisie qui en prendrait la direction, et qu'il fallait convaincre de son identité d'intérêt avec la classe ouvrière.

En 1936, Orwell fut mis en contact avec les fascistes anglais. Il rejeta dès le départ l'opinion traditionnelle des marxistes sur le fascisme, dans lequel ceux-ci voyaient soit l'agonie du capitalisme, soit l'avant-garde de l'ancien capitalisme bourgeois. Il comprit que le fascisme cherchait à être un mouvement révolutionnaire de masse s'opposant à la fois au capitalisme et au socialisme. La fougue verbale des fascistes anglais, celle de Mosley en particulier, qu'il alla écouter le 16 mars 1936 à l'hôtel de ville de Barnsley, le captivait tout en l'effrayant. C'est en voyant ce mélange, chez Mosley et chez Hitler — que peu d'Anglais prenaient par ailleurs au sérieux —, d'engagement, de sincérité et d'habileté à mystifier le peuple, qu'Orwell commença à s'intéresser au pouvoir corrompateur du langage. Il était tout à fait engagé aux côtés du Socialisme démocratique (avec un «S» majuscule et un «d» minuscule, comme il s'appliqua à l'écrire), pleinement conscient de l'existence de la classe ouvrière, lorsqu'il décida de partir pour l'Espagne, en 1936. Mais Orwell n'était pas encore convaincu des dangers du totalitarisme. Orwell ne s'était pas engagé dans la guerre d'Espagne «contre le totalitarisme»; ce fut l'Espagne et non Wigan qui le convainquit que le Parti communiste était irrémédiablement contre la révolution et qui lui fit voir certaines ressemblances entre le stalinisme et l'hitlérisme. Le passage suivant, tiré de son essai *Pourquoi j'écris* (1946) doit être relu à cette lumière:

Je connus la misère et le sens de l'échec (à Paris et à Londres). Cette expérience accrut ma haine naturelle de l'autorité et me donna pour la première fois pleine conscience de la classe ouvrière; mon travail en Birmanie m'avait procuré une certaine compréhension de la nature de l'impérialisme. Mais ces expériences ne suffisaient pas à me donner une orientation politique bien définie. Puis Hitler, la guerre civile espagnole, etc. À la fin de 1935, je n'avais toujours pas réussi à me décider pour de bon. La guerre d'Espagne et certains événements en 1936-37 renversèrent la situation et je sus alors où je me situais. Tout ce que j'ai fait de sérieux depuis 1936 a été écrit, directement ou indirectement contre le totalitarisme et pour le Socialisme démocratique, tel que je le vois <sup>10</sup>.

Orwell fit la guerre d'Espagne pour lutter contre le fascisme, qu'il ne considérait pas, en s'engageant, comme un totalitarisme. Il avait appris l'existence des purges de Staline avant d'aller en Espagne, mais il ne soupçonnait pas, avant de partir, que tout le mouvement communiste international était impliqué. «Je suis venu en Espagne pour m'engager dans la milice et me battre contre le fascisme» dit-il en se présentant pour signer son engagement dans le P.O.U.M. (*Partido Obrero de Unificación Marxista*, le Parti ouvrier d'unification marxiste), en décembre 1936. Orwell ne partit pas en Espagne avec la seule intention d'écrire, mais de son expérience sortit son admirable *Hommage à la Catalogne* (1938), qu'il écrivit en Angleterre lorsqu'il fut évacué après avoir été blessé grièvement le 20 mai 1937. C'est pendant la guerre d'Espagne qu'Orwell vit de ses yeux comment on invente l'histoire, après avoir lu les comptes-rendus mensongers — écrits par ses compatriotes communistes et publiés en Angleterre — du putsch du 8 mai 1937 à Barcelone qui s'était terminé par un bain de sang et des pertes importantes pour le P.O.U.M. Il trouva ainsi un des éléments de *1984*. Un autre élément du même roman est l'horreur que les odeurs et la saleté en général inspiraient à Orwell. La promiscuité des cantonnements, l'absence de cabinets de toilette, la présence des rats dans les

10. Cité in Bernard Crick, *op. cit.*, p. 267.

tranchées, sont autant de faits qui ressortent de *l'Hommage à la Catalogne* et des autres livres d'Orwell comme un trait de la psychologie de l'auteur: Orwell était, de toute évidence, osmophobe et rhyphobe <sup>11</sup>— mais qui ne le serait pas dans de telles conditions? C'est cependant avec son *Hommage à la Catalogne*, paru en 1937, et *Un peu d'air frais*, paru en 1939, qu'Orwell s'affirma le plus un «écrivain politique».

D'octobre 1941 à juin 1943, Orwell travailla à la BBC. Durant cette période plus de 100 émissions furent produites, au cours desquelles Orwell faisait un communiqué hebdomadaire sur la guerre, attaquait la propagande allemande et japonaise en Inde, lisait des textes littéraires écrits par lui-même ou des intellectuels britanniques qu'il invitait parfois: George Woodcock, Mulk Raj-Anand, William Empson, Edmund Blunden, Herbert Read, Stephen Spender <sup>12</sup>. D'après le matériel retrouvé par William J. West, un bibliomane qui fit des recherches dans les archives de la BBC, le temps qu'Orwell passa à la radio fut consacré à la préparation de ses oeuvres maîtresses: *1984* et *La Ferme des animaux*. Celle-ci était une adaptation de la fable à saveur politique *Du pain et de l'eau* écrite par Silone, un socialiste italien. C'est durant son séjour à la BBC qu'Orwell trouva dans le *basic english* — le langage artificiel inventé par C.K. Ogden — le modèle du *newspeak*, le jargon à double sens de *1984* qui sert à contrôler la pensée. Orwell critiqua durement le *basic english*, cette langue de 800 mots dont Winston Churchill voulait que la BBC se servît comme outil de propagande dans ses émissions outre-Manche. Par ailleurs, le ministère de l'Information, qui censurait la

11. Osmophobie: phobie des odeurs; rhyphobie: phobie de la saleté. Voir Gilles Leclerc, *Il y a phobie et «phobie»*, n° 16 de *Néologie en marche*, Québec, Gouvernement du Québec, Office de la langue française, 1980, p. 61 et 68.

12. George Woodcock, «George Orwell: The Man Who Invented 1984», *Quest*, vol. 12, n° 8 (décembre 1983), p. 24-38.

BBC durant la guerre, servit de modèle au ministère de la Vérité de 1984. Orwell avait ainsi assemblé tous les éléments pour la rédaction de *La Ferme des animaux* et il préparait mentalement un autre roman, *Le Dernier Homme en Europe*, qui, finalement, eut pour titre 1984 et fut sa dernière oeuvre.

Tous les éléments de la conception orwellienne du socialisme étaient également mis en place dès 1936. La milice espagnole dont Orwell faisait partie avait été assemblée à la hâte l'année précédente, dans les premiers jours de la mutinerie de Franco, par les syndicats et les partis politiques, et c'est à eux que les soldats faisaient allégeance bien plus qu'au gouvernement central. Les marxistes du P.O.U.M. étaient aussi opposés, en pratique, au contrôle de l'État centraliste, que les anarchistes l'étaient en théorie, et ils estimaient que le parti communiste était corrompu par le pouvoir de l'État. La milice du P.O.U.M. était en théorie une démocratie sans hiérarchie, selon les mots d'Orwell, comme si chaque centurie constituait une commune ou un soviet; les ordres étaient donnés entre camarades, discutés, expliqués, et la plupart du temps exécutés. Il n'y avait pas de grades dans le sens habituel, pas de titres, pas de galons, pas de claquements de talons, et pas de salut militaire. Tout le monde jouait le même rôle, avait la même nourriture — dont je ne vous donnerai pas la recette! — portait le même «uniforme» (Orwell parle plutôt de «multiforme», car l'uniformité se limitait au port de culottes courtes faites de velours côtelé, une chemise à carreaux et une casquette, dont les couleurs variaient avec chaque homme). Le point essentiel était l'égalité sociale entre les «officiers» et les hommes de troupe. Tous vivaient en un même lieu, sur un pied d'égalité. Bien sûr, ce n'était pas encore l'égalité parfaite, mais Orwell n'avait encore rien vu qui en approchait autant. Il trouvait cela merveilleux, et concevait cette vie comme le modèle du socialisme.

C'est cette idée qui est à la base de *La Ferme des animaux*, et qui, au long du récit, perd de sa pureté et devient, sous l'emprise de la nature humaine, un cauchemar dont on ne se réveille pas.

*1984*, comme *La Ferme des animaux*, est une satire politique avant tout. Le caractère de fable, de parodie cynique, que l'on retrouve dans tous les écrits d'Orwell à partir de la publication, en 1935, de son premier roman, *La Fille du clergyman*, et plus particulièrement dans ses écrits politiques, semble atteindre son sommet dans *La Ferme des animaux* et continuer dans *1984*. Beaucoup ne voient pas immédiatement en *1984* une oeuvre satirique. Mais la plupart de ces gens viennent tout juste de faire connaissance avec Orwell en lisant *1984*. La seule lecture de cette oeuvre n'est peut-être pas suffisante pour en expliquer la genèse et le sens, mais suffit à la faire prendre pour une prophétie.

### **3. 1984 : prophétie ou avertissement?**

À la fin de 1983 et au début de 1984, les principaux journaux et magazines ont largement salué l'arrivée de 1984 comme l'«année Orwell». On pouvait lire des titres comme: «1984: Orwell a erré; merci, Orwell.» La plupart des articles où le signataire prenait pour acquis que *1984* était une oeuvre prophétique, tendaient à démontrer que George Orwell s'était trompé. L'agence France-Presse diffusait le message suivant, le 31 décembre 1983:

Le premier ministre britannique, Mme Margaret Thatcher<sup>13</sup>, a estimé hier que, contrairement aux prédictions de l'écrivain anglais George Orwell dans son roman *1984*, l'année prochaine sera pour son pays une année d'espoir et de liberté. «Aujourd'hui tout autant qu'à notre arrivée au pouvoir<sup>14</sup>, nous croyons ce que nous disons, nous disons ce que nous pensons, et nous avons le courage de l'appliquer. C'est

13. La petite soeur de Big Brother!

14. En mai 1979.

pourquoi, je suis convaincue que, pour la Grande-Bretagne au moins, George Orwell avait tort», a déclaré Mme Thatcher à Londres, dans un message de nouvel an aux militants du Parti conservateur <sup>15</sup>.

Certains critiques vont *dater* le roman d'Orwell, vont montrer qu'il décrit l'atmosphère qui régnait dans le monde, en Angleterre en particulier, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ce procédé, qu'ont adopté, entre autres, plusieurs commentateurs du *Prince* de Machiavel ou de quelque autre livre dont le contenu s'adresse aux lecteurs de toutes les époques — les *Évangiles*, par exemple —, vise en général à en limiter l'importance, sans doute — et c'est un but louable — pour le débarrasser de son caractère potentiellement dogmatique. Mais une datation qui pourrait éventuellement convenir au *Prince* ou aux *Évangiles* — quoique je ne sois pas d'accord avec l'usage de cette méthode comme fin en soi par ceux qui veulent enlever tout caractère d'actualité à des oeuvres qui sont «éternelles» — ne pourrait de toute façon convenir à un *roman* et, *a fortiori*, à un roman de *science-fiction*.

La dernière oeuvre d'Orwell, déjà (*sic*) influencée par son expérience personnelle, porte la marque des malheurs du monde à cette époque. Une partie importante de la planète sortait d'une guerre qui avait fait des millions de morts. Cet affrontement avait, entre autres, donné naissance à deux formes nouvelles de production de la mort: l'extermination systématique de six millions de Juifs dans les fours crématoires et la destruction, par une seule bombe atomique, d'un demi-million d'habitants d'une ville japonaise. L'impérialisme européen sévissait encore en Asie et en Afrique. Le stalinisme était à son apogée en Union soviétique et dans les pays satellites. L'Amérique elle-même connaît alors une vague d'intolérance qui devait atteindre son point culminant avec le McCarthysme dans les années cinquante. C'est peut-être par rapport à l'Amérique qu'Orwell devait s'avérer le plus prophétique. À certains égards d'ailleurs, 1984 est plus proche des États-Unis de McCarthy que de l'URSS de Staline. Le fonds (*sic*) de la répression Orwellienne (*sic*) est sans doute totalitaire, mais il relève aussi du puritanisme anglo-saxon. D'ailleurs, la décennie

15. *La Presse*, 31 décembre 1983, p. A11.

1947-1957 fut peut-être décisive pour la survie du monde et pour l'évolution de la liberté. Si les tendances des années 1945-1955 s'étaient maintenues, sans éclatement majeur des tensions, on aurait pu hypothétiquement aller vers un monde Oewellien (*sic*). Mais des tensions de cette force ne peuvent se perpétuer dans le statu quo <sup>16</sup>.

Cette citation, dont il est facile de relever les principales erreurs <sup>17</sup> condamne *1984* à l'oubli, en élimine le caractère de mise en garde permanente contre le totalitarisme, tout en réfutant le contenu prophétique que certains lui reconnaissent.

Sans faire de *1984* une oeuvre purement prophétique, au même titre, par exemple, que les prophéties de Nostradamus <sup>18</sup>, ce qui, je l'avoue, est une approche naïve mais malheureusement fort répandue, je crois que le contenu «prophétique» de *1984* mérite que l'on s'y arrête. Selon un relevé exécuté par le chercheur américain David Goodman, *1984* contient 137 prédictions dont 80 se seraient déjà réalisées en 1979 <sup>19</sup>. Cette recherche sert de base à un article de Gérald Messadié sur le même sujet <sup>20</sup>. Les 43 principales prédictions de *1984* choisies parmi les 137 du relevé de Goodman y sont examinées et classées en quatre catégories: technologie policière, technologie militaire, sociologie et psycho-neurologie. Messadié conclut son article en constatant qu'Orwell avait peur de la science et de la technologie au point d'imaginer que c'est par elles que l'on parviendrait un

16. Adèle Lauzon, «Orwell revu et corrigé. Ce à quoi nous allons échapper en 1984», *Plus*, vol. 1, n° 47 (31 décembre 1983), p. 3.

17. 1) Toutes les oeuvres d'Orwell ont été influencées par son expérience personnelle. 2) Ce n'est pas la Deuxième Guerre mondiale qui a provoqué l'extermination des Juifs; celle-ci avait commencé avant 1939, et trouvait sa cause dans l'idéologie nazie. 3) On oublie trop souvent la bombe de Nagasaki pour ne parler que de celle d'Hiroshima. La bombe d'Hiroshima (6 août 1945 à 8h15 du matin) fit 75,000 morts et 90,000 blessés; celle de Nagasaki (9 août 1945) fit 40,000 morts et autant de blessés (Michel Mourre, *Dictionnaire d'histoire universelle*, Paris, Bordas, 1981, p. 734 et 1063). Le chiffre d'un demi-million semble exagéré, sauf si l'on tient compte des



jour à dominer le monde. Que la science et la technologie servent ceux qui veulent dominer le monde ne fait aucun doute et n'est pas nouveau. Mais que l'on ne voit en 1984 que le mauvais rêve d'un inadapté angoissé par le progrès et dépassé par son époque, voilà qui me paraît absurde. Les «prophéties» relevées par Messadié ne sont pas de véritables prophéties, mais plutôt le produit de l'imagination d'Orwell à propos de l'usage potentiel de certaines techniques ou de certaines inventions déjà en usage à son époque. Par exemple, Orwell imagine, en 1948 (année où il écrivit *1984*, dont le titre est l'inversion des deux derniers chiffres de «1948»), que la plupart des renseignements sur un individu peuvent être contenus dans la mémoire d'un ordinateur, et que l'accès à ces données peut être quasi instantané. Mais on sait que les fichiers sur les criminels existaient en Europe depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle et que l'ordinateur était à ses débuts déjà en 1932. Orwell n'a fait qu'*imaginer* une sorte de mariage entre l'ordinateur et les fichiers de renseignements, mariage qui s'est réalisé plus tard. Un sondage Gallup récent<sup>21</sup> nous apprendait que 68% des Canadiens estiment que le gouvernement a envahi leur vie privée par la confection de banques de renseignements confidentiels dont l'usage échappe aux individus concernés. Mais cela ne fait pas de la pensée d'Orwell une prédiction ou une prophétie, car Orwell n'a pas imaginé son roman en prétendant que tout ce qu'il contenait se réaliserait. Les

personnes décédées du cancer suite à l'exposition aux radiations des deux bombes. 4) Le fait de caractériser l'Amérique du Nord par «l'Amérique» fait oublier l'Amérique latine, qui manque à ce triste tableau. 5) 1945 marque certainement le début de la guerre froide. Mais 1955 en marque-t-elle la fin? À moins que ces dates ne fassent allusion à la guerre d'Indochine ou à celle du Viet-nam, auquel cas elles sont fausses.

18. Mais peut-on encore parler d'oeuvre littéraire?

19. 100 en 1984.

20. Gérald Messadié, «1984, prophétie lucide ou mauvais rêve?», *Science et Vie*, n° 738, mars 1979, p. 24-29.

21. *La Presse*, 31 janvier 1984, p. A10.

autres «prophéties» examinées par Messadié sont toutes du même type: ce sont des extrapolations faites à partir de données existant à l'époque d'Orwell; certaines se sont réalisées, d'autres ont échoué, certaines sont encore du domaine de l'avenir et quelques-unes sont irréalisables.

Dans un essai sur Orwell <sup>22</sup>, Raymond Williams prétend qu'il y a deux clefs à la compréhension de la pensée d'Orwell: le problème d'identité individuelle vécu par Orwell, et la nature de la démocratie dans une époque de révolutions sociales, d'impérialisme, de fascisme et de guerre. Ces allégations viennent confirmer les conclusions de Messadié, éludent encore une fois le caractère d'avertissement de *1984*, et dévalorisent ses qualités littéraires. Certains ont pu mettre en doute les qualités littéraires de *1984* et le talent de George Orwell. D'aucuns lui reprochent de n'avoir pas innové: «Avec George Orwell [...], le roman demeure fidèle à la tradition classique du roman victorien et ignore les efforts de renouvellement des formes et des thèmes qui ont été tentés ailleurs <sup>23</sup>. D'autres le soupçonnent de n'avoir pas eu d'intérêt littéraire: «Quand Orwell écrivait *1984*, la littérature ne pouvait évidemment être que le dernier de ses soucis <sup>24</sup>». Avec Simon Leys, je veux récuser cette dernière accusation <sup>25</sup>. Orwell ne considérait pas *1984* comme un chef-d'oeuvre; Bernard Crick nous rapporte que de l'avis même d'Orwell sa meilleure oeuvre était *La Ferme des animaux* <sup>26</sup>. Mais cela ne signifie pas que *1984* soit sans valeur littéraire, car ici comme ailleurs, la littérature fut toujours le premier de ses soucis. Quant à

22. Raymond Williams, *Orwell*, Londres, Fontana, 1971, p. 83 et suiv.

23. Maurice Crouzet, *L'Époque contemporaine. À la recherche d'une civilisation nouvelle*, tome 7 de Maurice Crouzet, éd., *Histoire générale des civilisations* (7 tomes), Paris, P.U.F., 1969, p. 479-480.

24. Irving Howe, cité par Simon Leys, *op. cit.*, p. 52.

25. Simon Leys, *op. cit.*, p. 52.

26. Bernard Crick, *op. cit.*, p. 472 et suiv.

la première remarque, celle qui dénie à Orwell toute tentative d'originalité, je ne vois pas ce qui peut l'étayer, surtout après avoir lu que «la voix de George Orwell fut une voix authentiquement nouvelle durant les années de guerre, brutalement honnête, et plutôt pessimiste face à l'avenir. Les radicaux comme Orwell, furent désillusionnés par la Russie soviétique et les politiques révolutionnaires en général, eurent beaucoup de difficultés à se faire entendre durant la guerre, où critiquer l'Union soviétique était considéré plus anti-patriotique que critiquer son propre gouvernement <sup>27</sup>».

Couché sur un lit d'hôpital, presque à l'agonie, George Orwell a écrit *1984* dans des conditions physiques et morales très difficiles. Mais lorsque le livre est paru, en 1949, et que la presse a voulu en faire une oeuvre prophétique, Orwell a dicté à son agent d'affaires, Warburg, les notes d'un communiqué de presse:

Il a été suggéré par certains critiques de *1984* que l'opinion de l'auteur est que quelque chose comme cela, ou proche de cela, arrivera dans les quarante prochaines années dans le monde occidental. Ce n'est pas exact. Je pense, tout en n'oubliant pas que le livre est après tout une parodie, que quelque chose comme *1984 pourrait* arriver. C'est la direction que prend le monde actuellement, et la tendance est profondément ancrée dans les bases économiques, sociales et politiques de la situation actuelle du monde. Plus particulièrement, le danger repose dans la structure imposée aux communautés socialistes et capitalistes libérales par la nécessité de préparer une guerre générale contre l'URSS avec les nouveaux

27. M. Robert Adams, *The Land and Literature of England. A Historical Account*, New York, Norton, 1983, p. 505 (ma traduction). Adams ajoute en note que l'opinion publique changea à l'égard de l'Union soviétique à la suite de ce fait: En août 1944, les troupes russes arrivèrent par l'Est à quelque kilomètres de Varsovie, où la population locale opposait une vive résistance aux Allemands. Mais au lieu d'aider les Polonais, Staline ordonna à ses troupes d'attendre que les Nazis aient exterminé les autochtones; épuisés par le combat, les Nazis seraient vaincus plus facilement et les troupes soviétiques ne s'exposeraient pas inutilement. Les Polonais firent donc les frais de la stratégie de Staline.

armements, parmi lesquels la bombe atomique est évidemment le plus puissant et le plus connu. Mais le danger repose également dans l'acceptation de la perspective totalitaire par des intellectuels de toutes couleurs. La morale à tirer de cette situation dangereuse et cauchemardesque est simple: *Ne permettez pas que cela arrive. Cela dépend de vous* <sup>28</sup>.

Cette déclaration, qui date d'août 1949, lève tout doute sur les intentions d'Orwell: il ne voulait pas prophétiser, mais avertir. Bien sûr certains individus peuvent se sentir mal à l'aise dans la civilisation occidentale actuelle, les bonnes raisons ne leur manquent d'ailleurs pas; bien sûr, certains peuvent voir un «big brother» dans l'ordinateur de leur gouvernement <sup>29</sup> ou s'effrayer de l'usage abusif que l'on peut faire de certaines inventions <sup>30</sup>, il n'en reste pas moins que le monde décrit par Orwell dans *1984* ne s'est pas réalisé:

Il est vrai que la société prédite par Orwell n'est pas exactement celle que nous connaissons aujourd'hui. D'ailleurs, Orwell lui-même ne pensait pas que la société qu'il décrit dans son ouvrage se réaliserait; mais il croyait qu'une société semblable pourrait arriver. En fait il mettait en garde contre l'État totalitaire, contre une déshumanisation de l'homme découlant du contrôle de la vie, de la pensée et des sentiments des individus. Si la société d'aujourd'hui n'est pas celle d'Orwell, doit-on en conclure qu'elle a su éviter les périls qu'il appréhendait, que tout danger est écarté <sup>31</sup>.

**L'avertissement d'Orwell vaut pour tous les lieux et toutes les époques:**

Devançant Soljenitsyne, George Orwell avait vu que l'essence des régimes totalitaires (le soviétisme est un cas; le nazisme en était un autre), ce n'est pas l'imposition d'une tyrannie, mais l'imposition du

28. Cité dans Bernard Crick, *op. cit.*, p. 484.

29. François Dupin, «Qui est Big Brother?», *Science et Technologie*, vol. 3, n° 1 (mars-avril 1984), p. 39-45.

30. Lisez des manchettes comme celle-ci: «Vandenberg prépare dans le plus grand secret l'utilisation militaire de la navette», *La Presse*, 18 novembre 1981, p. E22, ou l'article de Jocelyn Coulon, «La guerre des étoiles: un projet insensé», *Le Devoir*, 17 juillet 1984, p. 7.

31. Marcel Adam, «1984 ne fait pas tout à fait mentir Orwell», *La Presse*, 3 janvier 1984, p. A6.

mensonge. Ce mensonge est généralisé au point que la vérité est définitivement perdue et, avec la vérité, tout rapport avec la réalité. Le mensonge tient lieu de réalité <sup>32</sup>.



Ce mensonge, qui est le propre du pouvoir politique, fait que «la roue de l'histoire tourne et après 1984 d'innombrables années démoliront le mythe d'une planète gouvernée par des «Grands frères» soucieux du bien-être de leurs petits frères, démunis de bon sens et de perspicacité. Et «la Tentation totalitaire» continuera à régner sur le monde jusqu'à la seconde venue du Messie <sup>33</sup>». Orwell s'attaque à toutes les formes de dictatures, qu'elles soient de gauche ou de droite, et à toute forme de pouvoir politique, social, scientifique, technologique, qui ne soit pas authentiquement démocratique, c'est-à-dire un pouvoir politique avec lequel tout citoyen se sent libre de s'exprimer et qui lui rend justice. Sans doute le monde décrit par Orwell ne s'est pas concrétisé. «Si on regarde la vision qu'il y a 50 ans Orwell se faisait de notre époque, on aurait plutôt des raisons de se réjouir. En effet, notre technologie actuelle permettrait assez facilement tout ce que le romancier avait imaginé, pire même. Et pourtant, l'univers concentrationnaire prévu ne s'est pas réalisé <sup>34</sup>.» Il faut sans doute savoir gré aux régimes démocratiques dans lesquels nous vivons en Occident de n'avoir pas permis l'avènement du cau-

32. Jean-Paul Desbiens, «L'autobus #1984», *La Presse*, 3 janvier 1984, p. A6.

33. Michel M. Solomon, «1984, la grande inconnue», *La Presse*, 9 janvier 1984, p. A7.

34. Yves Leclerc, «1984 ne sera pas l'année de Big Brother», *Plus*, vol. 1, n°. 47 (31 décembre 1983), p. 5.

chemar orwellien. Mais la vision d'Orwell ne doit pas pour autant être rejetée. Elle est le seul rempart que nous ayons contre le seul mal totalitaire qui nous menace réellement: celui de la technologie. Si *1984* se réalise un jour, je crois que ce ne sera que sous les aspects technologiques soulignés dans le roman. La plupart sont déjà réalisés; ce qui reste à venir, c'est l'usage abusif que l'on en fait dans *1984*, usage abusif qui s'insinue si bien dans le coeur des hommes et des femmes qu'il devient un comportement auquel ils consentent et auquel ils finissent même par concourir. «Le spectre de *1984* ne s'évoque pas en prenant isolément la multiplication des ordinateurs qui rétrécissent notre No Man's Land personnel. *1984* illustre plutôt jusqu'où une pensée policiée, ou un comportement standardisé, peut précipiter la société; ce n'est donc pas à l'extérieur des individus qu'il faut voir la véritable menace, mais dans le coeur <sup>35</sup>.» Que reste-t-il à faire? Être vigilant et, peut-être, comme ces 12 artistes québécois et cette artiste anglaise qui ont exécuté 13 affiches inspirées du roman d'Orwell <sup>36</sup>, travailler pour la paix en ne cherchant pas à conquérir le monde entier aux dépens d'autrui.

35. François Dupin, *op. cit.*, p. 44.

36. Yves Paquin, «Aux Éditions «L'Image de l'art»: treize posters inspirés de *1984* de George Orwell», *La Presse*, 7 janvier 1984, p. C20. Voir aussi: (anonyme), «Des affiches pour la paix», *La Presse*, 5 janvier 1984, p. B10.

## **Addenda**

### **1. Lectures suggérées**

#### **a) Oeuvres de George Orwell en français**

- *Dans la dèche à Paris et à Londres*, Paris, Champ libre, 1982.
- *Le Quai de Wigan*, Paris, Champ libre, 1982.
- *Et vive l'Aspidistra!*, Paris, Champ libre, 1982.
- *Un peu d'air frais*, Paris, Champ libre, 1983.
- *Hommage à la Catalogne*, Paris, Champ libre, 1982.
- *La Ferme des animaux*, Paris, Champ libre, 1981, coll. «Folio» #1516.
- *1984*, Paris, Gallimard, 1950, coll. «Le livre de poche» #1210-1211 (une nouvelle édition de ce roman est parue aux Éditions Champ libre dans la collection «Folio» en 1984).
- *Tragédie birmane*, Paris, Nagel, 1946 (épuisé).
- «Raffles et Miss Blandish», *Autopsies du roman policier*, textes réunis et présentés par Uri Eisenzweig, Paris, Union générale d'éditions, 1983, coll.10/18 #1590, p. 192-214.
- «La littérature et le totalitarisme», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 39-40.

#### **b) Ouvrages divers sur George Orwell**

Outre les ouvrages cités dans les notes de cet article:

(anonyme) «1984 se vend toujours aussi bien au Canada», *La Presse*, 4 janvier 1984, p. A13.

(anonyme) «L'année Orwell: après 1984, lisez 1985!», bulletin *À la découverte* (des éditions du même nom, janvier-mars 1984, p. 2 (extraits de *Éducation Hebdo*, *Le Monde libertaire* et *Encyclopédie Clartés* formant un compte-rendu de György Dalos, *op. cit.* ci-après).

- Fernando Arrabal, «Le grand théâtre du monde totalitaire», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983),
- Fernando Arrabal, «Problèmes d'échecs», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 33.
- Alain Besançon, «1984: Orwell et nous», *L'Express*, n° 1685 (28 octobre 1983), p. 84-90.
- Alain Besançon, «Le plus grand écrivain anglais du XX<sup>e</sup> siècle» (extrait), *Il faut lire*, vol. 7, n° 1 (15 mars 1984), p. 6.
- Joan-Francesca Brush, «Pour la Catalogne», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 38-39.
- Anthony Burgess, *1984-85*, Paris, Laffont, 1979.
- Anthony Burgess, «L'année Orwell», *Il faut lire*, vol. 7, n° 1 (15 mars 1984), p. 3-5.
- René Champagne, «Lettre en 1984 à l'auteur de *1984*», *Relations*, (janvier-février 1984), p. 30-33.
- Pierre Chaunu, «Le relais du pacifisme», *L'Express*, n° 1685 (28 octobre 1983), p. 93.
- Jean Chesneaux, «Terriblement moderne», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 30-31.
- György Dalos, *1985. Un Récit historique*, Paris, Maspéro, 1983.
- Michel Demuth, «L'avenir de 1984», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 34.
- Roger Duhamel, «1984: la vision d'Orwell», *Le Devoir*, (31 décembre 1983), p. 11-12.
- André Glucksmann, «Camarade Big Brother», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 28-30.
- Pierre Goulet, «Et si Big Brother n'était qu'une puce...», *Réseau*, vol. 15, n° 9 (mai 1984), p. 8-9.
- Paul Gray, «That Year Is Almost Here», *Time*, 28 novembre 1983, p. 42-48.
- Christian Jelen, «Orwell 1984, déjà...», *L'Express*, 1<sup>er</sup> octobre 1982, p. 30-31 (compte-rendu de Bernard Crick, *op. cit.*).



Janick Jossin, «Orwell-Leys: la nécessaire rencontre», *L'Express*, (10 février 1984), p. 28 (compte-rendu de Simon Leys, *op. cit.*).

Georges Kiejman, «Les limites d'Orwell», *L'Express*, n° 1685 (28 octobre 1983), p. 92-93.

Donald C. Kirkman, et Dale McFeatters, «Un oeil sur 2020», *Plus*, vol. 1, n° 47 (31 décembre 1983), p. 6-7.

Léopold Labedz, «Will George Orwell Survive 1984?», *Encounter*, vol. 63, n° 1 (juin 1984), p. 11-24 et n° 2 (juillet-août 1984), p. 25-34.

Jean Lacouture, «George Orwell, un portrait», *Le Nouvel Observateur*, 18 novembre 1983, p. 52-55.

Brice Lalonde, «Les dangers de la technologie», *L'Express*, n° 1685 (28 octobre 1983), p. 90.

Daniel Lamoureux, «Vers 1984: surveiller pour contrôler», *Communication et information*, vol. 4 (1980), n° 1, p. 60-86

Claude de Launière, «1984: un mauvais rêve», *Québec-Science*, vol. 18, n° 1 (septembre 1979), p. 11-12.

Pierre Lemay, *Le totalitarisme*, bibliographie, Département de Philosophie, Collège de Trois-Rivières, hiver 1984, p. 4.

Emmanuel Leroy Ladurie, «Cinq questions», *L'Express*, n° 1685 (28 octobre 1983), p. 93-94.

Simon Leys, «Le socialisme d'Orwell» (extrait), *Il faut lire*, vol. 7, n° 1 (15 mars 1984), p. 7.

Mario Vargas Llosa, «De la réalité à la fiction», *L'Express*, n° 1685 (28 octobre 1983), p. 91.

Robert Louit, «Orwell (1903-1950)», *Magazine littéraire*, n° 189 (novembre 1982), p. 80-81.

Robert Louit, «1984, hier et demain», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 18-19.

Robert Louit, «Une Vie», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 20-24.

Robert Louit, «1984 à l'Anvers», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 26-28.

Robert Louit, «Oeuvres d'Orwell», «Sur Orwell» et «Autour de 1984», dans Robert Louit et Jean-Pierre Samuelson, «Tout Orwell», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 41-42.

Robert Louit, trad. et éd., «Orwell notre grand frère», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 35-37. Témoignages de E. M. Forster, Arthur Koestler, Aldous Huxley et Bertrand Russell; le témoignage de Koestler est un extrait de *La quête de l'absolu*, Paris, Calman-Lévy, 1981.

M, «Column», *Encounter*, vol. 63, n° 1 (juin 1984), p. 25-27.

R. Marienstras, «Le mérite d'Orwell» (extrait), *Il faut lire*, vol. 7, n° 1 (15 mars 1984), p. 5.

Vladimir Maximov, «La perversion du langage», *L'Express*, n° 1685 (28 octobre 1983), p. 91-92.

Alain Peyrefitte, «La démocratie en 1984», *L'Express*, n° 1685 (28 octobre 1983), p. 92.

Jean Plumyène, «Mort d'Orwell: R.A.S.», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 25.

André Rocque, «L'institution orwellienne», *Bulletin de la Société de Philosophie du Québec*, vol. 10, n° 2 (avril 1984), p. 41-43.

Claude Roy, «Pas de frontières pour Big Brother», *Le Nouvel Observateur*, n° 933 (25 septembre 1982), p. 57-58 (compte-rendu de Bernard Crick, *op. cit.*).

Jacques G. Ruelland, «Orwell et le totalitarisme», *Bulletin de la Société de Philosophie du Québec*, vol. 10, n° 2 (avril 1984), p. 45-46.

Jacques G. Ruelland, Guy Bouchard et André Rocque, *Orwell et 1984: Trois approches*, (à paraître).

Jean-Pierre Samuelson, «Rendez-vous», «Théâtre» et «Filmographie», dans Robert Louit, et Jean-Pierre Samuelson «Tout Orwell», *Magazine littéraire*, n° 202 (décembre 1983), p. 42.

Dominique Simon, «Selon le biographe de George Orwell, le roman *1984* a valeur de satire et n'est pas une oeuvre prophétique», *La Presse*, 4 janvier 1984, p. A13.

Manès Sperber, «L'acceptation de la servitude», *L'Express*, n° 1685 (28 octobre 1983), p. 90-91.

Peter Stansky et William Abrahams, *The Unknown Orwell*, New York, Paladin, Granada Paperbacks, 1978.

Peter Stansky et William Abrahams, *Orwell: The Transformation*, New York, Paladin, Granada Paperbacks, 1980.

Peter Stansky, ed., *On Nineteen-Eighty-Four*, New York, Freeman, 1984.

Guy Trottier, «George Orwell: vie d'un prophète», *Le Devoir*, 27 novembre 1982, p. 28.

Guy Trottier, «Derrière la moustache de Staline» *Le Devoir*, 18 juin 1983, p. 21 (compte-rendu de Jean-Daniel Jurgensen, *op. cit.*).

Et les dossiers suivants:

- dossier du panel *Sommes-nous en 1984?*, Département de Philosophie, Collège de Trois-Rivières, 27 mars 1984.
- dossier «1984», revue *Le genre humain*, n° 9 (automne-hiver 1983-84) des Éditions Complexe. Articles de Jean Lacouture, Casamayor, Yves Hersant, Léon Poliakov, etc.
- dossier de la revue de psychanalyse *L'Âne*, septembre-octobre 1983. Articles de Dominique Desanti, Alain Finkielkraut, Marc Strauss, et Slvoj Zize.
- dossier de la revue d'histoire *Vingtième siècle*, vol. 1, n° 1 (janvier 1984), des Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques de Paris. Articles de François Bédarida, Jacques le Goff, E. Vigne, etc.

## 2. George Orwell au théâtre et sur les ondes<sup>37</sup>

Comme chacun le sait, l'année a mis en valeur les oeuvres de George Orwell, en particulier son roman *1984*, dont l'édition de poche a battu des records de vente. Ce qui est moins bien connu du grand public, c'est la filmographie des oeuvres d'Orwell et, moins encore, leurs adaptations théâtrales.

La première adaptation théâtrale de *La Ferme des animaux* a été jouée en automne 1982 au théâtre de la Platte, à Lyon; mise en scène: Monique Molière; adaptation: Claude Deffard; comédien: Christian Capezzone.

*Animal Farm* a également fait l'objet d'un film d'animation portant le même titre (Grande-Bretagne 1952/54); producteurs et réalisateurs: John Halas et Joy Batchelor; durée: 73 minutes. *Animal Farm* est la première adaptation cinématographique d'un livre de George Orwell; mais c'est aussi — et surtout — une date dans l'histoire du 7<sup>e</sup> Art: c'est en effet le premier dessin animé en technicolor de long métrage anglais. L'énorme travail du couple Halas-Batchelor, «âmes spirituelles» de l'animation britannique, est pratiquement inédit en France. Leur imposante filmographie recèle pourtant de véritables merveilles: *Is there intelligent life on Earth?*, *Handling Ships* et *Animal Farm*. Malheureusement, si sur le plan technique de la coordination des images et de la bande sonore ce film est admirable, le scénario en est très décevant. Orwell achevait sa satire en décrivant de manière génial les animaux incapables de distinguer les cochons des hommes. Halas et Batchelor finissent l'histoire par un happy-end à contresens, les animaux attaquent les cochons et les hommes, puis piétinent les Sept Commandements. Comment justifier cette fin? La Deuxième

37. Cette filmographie devrait faire l'objet d'une publication dans la revue *Séquences*, en automne 1984. Certains des renseignements qu'elle contient ont été puisés dans Jean-Pierre Samuelson, *op. cit.*

Guerre mondiale était encore dans les mémoires, le moral des Anglais ne devait plus être éprouvé!... C'est une explication.

*1984 (Nineteen Eighty-Four)* est une autre réalisation britannique (1956); réalisateur: Michael Anderson; scénaristes: W.P. Templeton et R. Bettinson; acteurs: E. O'Brien, M. Redgrave, J. Sterling, et D. Pleasance; durée: 91 minutes. La popularité du roman d'Orwell, l'enthousiasme des téléspectateurs pour une adaptation produite par la BBC avec Peter Cushing et l'état de choc mental des Anglais décidèrent Perter Rathvon, producteur avisé, à mettre ce projet en chantier. Michael Anderson, jeune réalisateur de *The Dam Busters* filmé dans un style de documentaire-vérité, eut la responsabilité de mettre *1984* en images. Pour rendre l'atmosphère oppressante du livre, le tournage se fit en extérieurs à Londres, ville encore mal remise des bombardements allemands. L'action est rapide, les acteurs crédibles, le scénario médiocre. Encore une fois il dénature l'esprit du livre pour le réduire seulement au combat de Winston Smith, malheureux héros qui décrira — dans la version anglaise du film — le pouvoir de Big Brother avant d'être tué avec sa compagne Julia. Les Américains, considérés peut-être plus «adultes», eurent droit à une fin conforme au roman. Oui! Vous avez bien compris: ce film a deux fins, une anglaise et une américaine! Quel merveilleux exemple de cette fallacieuse ré-écriture de l'histoire justement dénoncée par Orwell dans son roman!

Signalons aussi plusieurs émissions produites par la BBC sur l'oeuvre, la vie et les idées politiques de George Orwell, ainsi que la réalisation de dramatiques, par exemple *Coming up for air* avec Colin Blakerly (1965) et *Keep the Aspidistra flying* interprété par Alfred Lynch et Anne Stalleybrass (1965), sans compter *1984* avec Peter Cushing (1955), dont nous avons parlé plus haut.

La BBC prépare actuellement une fiction sur les dernières années de la vie de George Orwell; ce film, intitulé *The Crystal Spirit*, mettant en vedette Ronald Pickup dans le rôle de Winston Smith, est tourné dans l'île de Jura et devrait apparaître sur les petits écrans en 1984. Par ailleurs, le tournage par Michael Radford, à Londres, d'une nouvelle version de *1984*, où Richard Burton joue le rôle d'O'Brien, le tortionnaire du roman d'Orwell, a été achevé en juin 1984 – peu avant la mort du célèbre acteur survenue le 5 août 1984 à Céligny (Suisse) <sup>38</sup>.

La télévision française, quant à elle, a attendu l'année 1984 pour consacrer à Orwell...une petite heure d'émission! *Bonjour, Monsieur Orwell* a été diffusé le 31 décembre 1983 sur FR3. Mais le côté pessimiste des médias tel qu'on le retrouve dans l'oeuvre d'Orwell n'a pas été abordé. En direct de Paris, Cologne et New York et sur une conception graphique du spécialiste du vidéo, Nam June Paik, les auteurs de cette émission nous ont proposé une réflexion sur les techniques médiatiques actuelles avec des invités d'horizons différents: Bowie, Mailer, Sontag... Pauvre Orwell!

Il faut enfin signaler que *1984* a inspiré plusieurs chanteurs, dont Stevie Wonder, auteur et compositeur de la chanson «Big Brother» qu'il interprète dans son album *Talking Book* (étiquette Tamla, éditions Motown Record Corp., Détroit, 1972).

38. Voir: «La mort de Richard Burton attriste le monde du cinéma», *Le Devoir*, 6 août 1984, p.4, et «Le talent dilapidé de Richard Burton», *Le Devoir*, 7 août 1984, p. 4.